

bénis ma maladie ; ce que c'est pourtant que la vie ! Nous ne nous entendions pas en pleine santé, et il a fallu que je fusse à demi-mort pour être comprise. Espérons que nous nous entendrons toute la vie.

Un grand dîner eut lieu quinze jours après, pour fêter le rétablissement de la santé de M. Londe. M. Montbazin se fit remarquer, non par sa présence, mais par un écrème nougat établi d'après les coupes du Panthéon, sur le dôme duquel se tenait un audacieux petit génie en pâte adhésive colorée, qui portait une banderole contenant en gros caractères : « Offert par l'amitié. » L'auteur de ce monument était M^{lle} Montbazin, demoiselle de quarante-huit ans, qui jetait dans l'art de la pâtisserie les troubles dont était rempli son cœur voué au célibat. Le dîner se passa gaiement, à l'exception de M. Trude, le professeur de musique, dont la mélancolie n'était pas éteinte. Les Montbazin remuaient la conversation, le plus qu'il pouvaient vers ce qu'ils appelaient le nougasse, et M^{lle} Londe se mettait l'esprit à la torture pour trouver des formes nouvelles de compliments. M. Londe dit qu'il était fâché de détruire une si belle pièce d'architecture, car sa femme tenait déjà le couteau destiné à saper les bases du monument.

— Si le nougat se conservait, disait M. Londe, c'est un assez beau travail pour être gardé précieusement.

— M^{lle} Montbazin, dit le père, à la demande de plusieurs personnes qui considéraient comme un meurtre de détruire son œuvre, est arrivée à un secret qui permet de garder les nougasses sur un guéridon, sur un secrétaire, sous globe, et réellement ce nougasse orne l'appartement. Plusieurs personnes de la ville en ont fait des ornements, et cela pour leur attirer des compliments de tous les étrangers, car il n'y a que M^{lle} Montbazin pour composer de ces sculptures.

— A Paris, dit M. Londe, cela s'achète fort cher.

— La maison de la rue des Lombards, dit M^{lle} Montbazin, qui me fournit les petits génies en pâte (car ceci, je ne m'en occupe pas ; ce n'est plus le nougasse), voulait échanger avec moi des génies et des petits ornements contre mon secret de nougasse ; mais j'ai refusé, vous pensez... Mon père rougirait de voir sa fille vendre des pâtisseries.

— Vous ne tenez pas beaucoup au génie ? demanda M. Montbazin à M^{lle} Londe.

— Oh ! non, monsieur ; s'il avait été fabriqué par M^{lle} Montbazin...

— Alors, madame, dit M. Montbazin, je vous demanderai la permission de l'emporter ; nous en marquons pour le moment à la maison, et M^{lle} Montbazin aura prochainement, je crois, à établir un nougasse. En apparence ces petites sculptures ne semblent rien, mais elles ajoutent quelque attrait au monument.

La conversation dura pendant tout le dîner sur le nougasse, dont la nouvelle prononciation m'étonnait, mais dont je me rendis compte par l'emphasis extraordinaire que certaines personnes apportent à quelques mots qu'elles désirent faire valoir. M. Londe, certainement, se repointait d'avoir invité les Montbazin, car il eut plusieurs fois l'intention de faire l'éloge de sa femme ; mais la question du nougasse ne laissait place à aucune autre conversation. Après le dîner, on se promena dans le jardin ; je regardai M. Montbazin, ne lui trouvant pas la singulière physionomie qu'il n'avait tellement gâtée à la première entrevue.

Vers le soir, j'allais chercher ma basse, qui était dans une maison de la rue Saint Julien, où je faisais des quatuors depuis que M. Trude ne me donnait plus de leçons. Le quartier des Chenizelles est excessivement raide à la montée et rapide à la descente. Je revenais en courant, suivant mon habitude, chez M. Londe, lors que je reçus une secousse violente dans le côté gauche de mon corps, et en même temps j'entendis le bruit singulier font des cordes d'instrument qui se détendent brusquement. Ma basse me paraissait plus légère de moitié ; je fremai à l'idée d'un grand malheur dont je n'osais constater l'étendue.

— Maladroit ! cria une voix rude. Vous ne pouvez donc laisser le chemin libre aux brouettes ?

(A continuer.)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 2 Octobre 1886

UN CHEVAL PATRIOTE

Depuis l'évolution de la Presse, si maladroitement annoncée, par le fameux article de l'évolution des partis, les petites voitures de ce journal, stationnant beaucoup plus souvent devant les bureaux de la Minerve que devant ceux de l'organe ministériel-national.

Hier après-midi, une brave bête de cheval à robe blanche, attelée à une petite voiture de la Presse et qu'on forçait bien contre son gré, à stationner devant la Minerve, a voulu protester contre cette décision qui l'obligeait à servir les intérêts de ses adversaires politiques.

Depuis assez longtemps déjà, son sang devait bouillir à la vue de Tassé et Dansereau, revenant bras dessus bras dessous, de leur repas du midi.

Aussi a-t-il pris une résolution énergique et au moment où son cocher l'avait quitté de l'œil un instant, il a fait un demi-tour des plus militaires et se lançant dans un galop furieux, il est revenu se placer devant la porte de la Presse.

Il avait au moins de cette manière, protesté contre la trahison de ses maîtres et avait prouvé qu'il ne voulait pas pour sa part, s'associer à leur défection.

Ce fut d'ailleurs la réflexion d'un loustic, qui assistant à l'incident, s'écria : « Tiens, il n'y a que les chevaux à la Presse qui ne veulent pas virer leur capot. »

La chose n'eut pas eu d'autre résultat que d'attirer, une bonne correction à la pauvre bête, qui venait si franchement d'afficher ses opinions, si par malheur pour l'administration de la Presse, l'animal en colère dans sa course échevelée, n'eut précipité la voiture sur le trottoir, brisé une des roues et démolit un réverbère, d'où une déponse assez forte, que le journal agonisant aura beaucoup de peine à supporter.

UN ARRANGEMENT A L'AMIALE CHAPLEAU ET DANSEREAU

Chapleau, (continuant une conversation commencée depuis longtemps).—Enfin, mon cher Dansereau, vous me parlez de votre orgueil de famille, mais vous savez fort bien que depuis longtemps, vous êtes conservateur et que personne ne peut trouver à redire à ce que vous vous serviez de votre nouveau journal, pour soutenir les intérêts de votre parti.

Dansereau.—Tout ça, mon cher, c'est des arabistouilles. Je ne fais que remplacer Blumhardt et je lui dois comme ami, de continuer à suivre la ligne de conduite qu'il aurait suivi lui-même, si sa santé ne l'avait obligé de partir pour l'Europe.

Chapleau.—Ta, ta, ta ! Ce n'est à pas un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace. Vous savez aussi bien que moi, que la chose fut arrangée entre Blumhardt et nous et que sa maladie... politique, n'a pris naissance que sur nos conseils pressants. Mais trêve aux discussions. Que demandez-vous pour nous céder la Presse.

Dansereau.—C'est une question fort délicate et à moins qu'il ne soit grossièrement insulté, Poo Bah Dansereau (puisque c'est le nom que lui donne le Canard), ne consentira pas à fouler aux pieds son family pride.

Chapleau.—Croyez-vous qu'un dix mille dollars suffirait à calmer vos velléités d'honneur ?

Dansereau.—Oh que non ! vous ne voulez pas, je suppose, que je meure de faim dans 6 mois.

Vous savez que pour moi, les occasions sont rares et qu'il faut que je saisisse aux cheveux celles qui se présentent pour pouvoir nouer ensemble les deux bouts.

Chapleau.—Vous n'avez pas déjà tant à vous plaindre. Votre affaire de bibliothèque vous a rapporté gros et sans notre bonne volonté à tous, votre petite spéculation eût pu vous coûter cher.

Dansereau.—Oh non, elle est forte celle-là !

Vous imaginez-vous que vous eussiez pu me prendre sans vert. J'aurais bien voulu que quelqu'un du gouvernement de Québec eût élevé la voix contre moi.

J'en connais assez pour les casser tous comme verre à l'élection prochaine.

Non voyons ! voulez-vous me donner \$20,000. Si oui, je vous donne un conseil par dessus le marché.

Chapleau.—Eh bien, soit ! Il faut passer par là. Votre journal va devenir alors résolument pendar ?

Dansereau.—C'est justement à ce sujet que je voulais vous donner un conseil.

Si nous tournons absolument cassaque, vous pouvez être sûr que personne ne nous lira plus. Depuis la publication du programme de Blumhardt, notre circulation a déjà baissé d'une manière incroyable.

Tous nos lecteurs sont vraiment nationaux et nous ne pourrions plus changer leur opinion.

Chapleau.—Mais alors, je ne vois pas à quoi servira cette dépense inutile de \$20,000.

Dansereau.—Pauvre bête ! vos échecs successifs et répétés vous ont fait tourner la tête au point de vous enlever votre perspicacité habituelle. Ne comprenez-vous pas que si nous ne pouvons battre ouvertement en brèche, les sentiments du parti national, nous pourrions obtenir un meilleur résultat encore, en nous servant de moyens détournés ?

Voici ce que je vous propose. Nous resterons soi-disant patriotes, mais patriotes mécontents de notre chef et des libéraux qui nous sont alliés. Nous attaquerons tous leurs actes, nous refuserons les candidats qu'ils choisissent, nous essaierons de les mettre les uns contre les autres ; bref, après avoir semé la zizanie dans leur camp, aussi bien au moyen des candidatures ouvrières qu'au moyen de revendications conservatrices incessantes nous finirons par régner après avoir divisé.

Chapleau.—Dansereau, mon ami, tu es un grand homme. Je ne m'étonne pas que tu puisses naviguer comme tu le fais entre les partis et vivre de la politique, alors que tant d'autres en meurent. Voici le chèque de \$20,000 et vivent les pendants et le ministère Ross.

EN CHASSE

La scène représente les abords du bois du Saulx au Récollet. Au premier plan, Dacier, Lechardon et Rômieu, appuyés sur leurs carabines dans la pose de l'immortel Bas-d'Éclair, tiennent un conciliabule très animé.

LECHARDON.—D'abord, vous savez, moi je me défie des accidents ; aussi, pour ne rien livrer au hasard, distribuons les rôles. Vous, Dacier, qui portez les provisions, vous allez partir en avant en éclairant ; Rômieu tiendra le centre et moi je formerai l'arrière-garde.

DACIER.—Pourquoi vous l'arrière-garde ?

LECHARDON, indiquant du geste les toiles qu'il portait sur son dos.—Je vous ai prévenus que je ferais des payages entre deux coups de fusil ; un grain de plomb mal dirigé endosserait ma toile.

RÔMIEU.—Ah ! ça, mais dites donc, s'il y a du danger, il vaudrait mieux exposer votre toile que notre peau. Une toile, ça se raccommode.

LECHARDON.—Et la peau donc !

RÔMIEU.—Oh ! je ne plaisante pas. Avec cela que vous avez un fusil qui part tout seul.

LECHARDON.—Allez toujours, je vous préviendrai avant de tirer.

DACIER, avec un air narquois dissimulé sous une gaieté factice.—Prévenez aussi le gibier ; ce sera plus sûr.

LECHARDON, furieux.—Je suis blessé...

RÔMIEU.—Pas possible !

DACIER.—Déjà !

LECHARDON.—Je suis blessé de voir mes recommandations servir de prétexte à des épigrammes dont le sel m'échappe.

RÔMIEU.—Allons, allons, pas de mauvaise humeur. Que chacun parte à sa guise, excepté les fusils, et qu'on s'éloigne le moins possible les uns des autres, pour se prêter main forte en cas de besoin.

LECHARDON.—Soit, mais il est entendu que le premier lapin tiré revient de droit à mon pinceau. Je veux coucher sur ma toile la victime encore palpitante.

DACIER.—C'est cela, vous me ferez une nature morte, un écorché.

LECHARDON, à part.—Imbécile !

(Les trois chasseurs se dispersent à travers un champ de blé où ils disparaissent jusqu'à demi corps. On entend plusieurs détonations mêlées à des étournements répétés.)

DESSOUS DE BOIS.

RÔMIEU.—Où sommes-nous ? Ces dessous de bois sont malpropres et sinistres ; on se croirait dans un mélodrame.

DACIER, éternuant.—Ah ! j'en tiens un de rhume.

RÔMIEU.—N'éternuez donc pas si fort ; vous faites peur au gibier.

DACIER.—Vous faites bien plus de bruit, vous, avec votre fusil.

RÔMIEU, se baissant.—Ah ! mon Dieu, un morceau de chair humaine dans du papier. Au fait, non, c'est du veau. C'est que, par ce temps de malfaitours comme Brunet courant la campagne, on ne sait pas...

RÔMIEU.—Ah ! bien, si c'est comme cela que vous semez notre déjeuner en route. Moi qui me croyais en présence d'un fragment de cadavre.

LECHARDON, qui a disparu un instant, reparait, l'air inquiet et se parlant à lui-même.—Il y avait encore du monde. C'est curieux qu'on ne puisse pas s'isoler dans ces bois.

SUR LA LISIÈRE DE LA FORÊT

(Lechardon s'est encore éloigné, et Dacier voit par intervalles de petits nuages de fumée s'élever dans la direction où le peintre a disparu.)

DACIER.—Ce qu'il brûle de poudre, ce Lechardon ! Mais c'est curieux, je n'entends aucune détonation. (Il fouille les buissons et finit par découvrir Lechardon, qui a l'air un peu interdit.) Eh bien, vous en avez fait une razzia !

LECHARDON.—Moi, je fumais un cigare, en me reposant. (A part.) Décidément, on ne peut pas s'isoler ici.

RÔMIEU, arrivant essoufflé.—Cette fois j'en ai vu un.

DACIER.—Un quoi ?

COUACS

Echo de Breda-Street :
—Tu sais, ma chère, qu'on ne voit plus la jeune Irma !... Elle reste chez elle pour lire les œuvres de Lamartine, et dit qu'il n'y aura jamais un plus grand génie...
—Quelle poseuse !... Si elle aime Lamartine, c'est qu'il s'appelle... Alphonse !

Pensées d'un fumiste :
« Ayant d'aller crier une chose sur les toits, il faut être bien sûr du fait. »

« Les résolutions sont comme les anguilles, plus faciles à prendre qu'à tenir. »

Guibollard écrit, pour l'envoyer à un épicier, une longue liste d'objets à porter le plus tôt possible. Mme Guibollard trouve que la plupart des articles commandés sont inutiles et qu'au contraire d'autres omis sont très urgents.

Alors Guibollard ajoute, comme post-scriptum à la lettre :

« A l'instant même, ma femme me fait observer que j'ai fait quelques erreurs ; ne tenez pas compte de la commande ci-dessus. »

Propos de chasse, dans la Haute-Gasconne :

—Vous dites, mon cher ami, qu'il y a une grande quantité de corfs dans votre bois.

—J'en tue tellement que, pendant tout l'hiver, je me chauffe avec leurs bois !

JEUNES GENS, ATTENTION !

A toute personne qui en fait la demande, j'indique gratis le moyen de guérir sans retour les maladies secrètes, récentes ou anciennes. Ecrire au Dr. PEYRARD, boîte de poste no. 46, Montréal. (Discrétion)

Généralisations naissantes...
—Mon enfant tu vas offrir la moitié de ton gâteau à ce petit mendiant.
—Oh ! non, petite mère, ça le rendrait gourmand.

Au Tréport.
Un gèneur, à un monsieur qui a l'habitude de dire tout ce qu'il pense :
—Voulez-vous venir faire une promenade en bateau, avec moi ?
—La mer m'ennuie déjà, par elle-même répond le monsieur... jugez un peu !

Un voyageur revient de Hollande. On lui demande ses impressions.
—C'est beau, fort beau ! répond-il. C'est propre surtout ! Oh ! mais d'un propre ! Tellement propre, qu'il faut aller cracher en Belgique !

A table.
La maîtresse de céans :
—Servez-vous, monsieur Boireau.
—Avant vous, comtesse ? Ah ! Pour qui me prenez-vous ?... « Jam de lav. » !

A l'exposition des artistes indépendants :

On fait des théories sur l'art, dans un groupe d'élèves de Desboutsins, de Claude Monet, de Cézanne et consorts arrêtés devant une bonne étude de M. Pissaro fils.

—Vois-tu, dit l'un, la lumière du plein air, là-dessus, à pouvoir battre Renoir.

—Moi, à ta place, j'aimerais mieux chercher à battre Monet.

Hier, sur le perron de la Bourse, un spéculateur montrait de loin, à un couli-seur journaliste, un individu qui venait vers lui.

—Regardez donc mon associé, disait-il ; avez-vous jamais vu une pareille tournure ? Est-il assez maigre ? Un vrai clou !

—C'est sans doute pour cela que vous l'avez enfoncé.

Mme de Hixe propose un mari pour la fille d'une de ses amies.

—C'est, dit-elle, un homme distingué, joli cavalier et doué d'une calvitie... toute juvénile !